8 juin 1988 N° 15

ENFANCE ET SAINTETÉ

Bulletin de l'Association des Amis d'Anne de Guigné

Sommaire

L'enfant gardien du foyer..... 1
La petite Nellie : maitresse spirituelle d'Anne de Guigné ?.....3
Des nouvelles d'Anne..... 7

L'enfant gardien du foyer

par Maurice Zundel

L'Orient arabe a gardé jusqu'à nos jours, dans les tribus encore nomades, le sens de l'hospitalité qui va jusqu'à l'héroïsme. L'étranger qui a été admis à partager la vie du bédouin est, désormais, sous la protection de son hôte : qui donnera sa vie, s'il le faut, pour garantir sa sécurité. Les différences de race et de religion ne compteront plus. C'est en ami que le voyageur a été reçu ; un pacte de confiance a été tacitement conclu à son entrée sous la tente : lui faire du mal ou le livrer à ses ennemis serait une trahison.

Cette manière de concevoir les exigences de l'honneur révèle un des traits les plus émouvants du cœur humain : le respect de l'être désarmé qui n'a d'autre défense que la loyauté de celui qui l'accueille. Mais ce sentiment n'est-il pas l'une des sources les plus profondes de notre cœur envers l'enfant ? N'est-ce pas lui l'hôte par excellence, l'hôte le plus désarmé du foyer où il passe la première partie de son existence terrestre ? Venu au monde sans l'avoir voulu, issu de parents qu'il n'a pas choisis, n'ayant d'ailleurs aucune possibilité de s'en donner d'autres, il est livré tout entier à leur influence : sans défense contre les déformations, les injustices ou les scandales qu'ils peuvent lui faire subir. Une telle situation comporte une exigence qui constitue, pour le père et la mère, le plus haut engagement de loyauté. S'ils ne veulent pas lui imposer des parents dont il n'ait point voulu et qu'il ne pourrait pas aimer, ils sont tenus de devenir les parents qu'il aurait choisis, s'il les avait pu choisir. Et c'est par là qu'il les obligera tendrement à s'élever, pour se rendre capables de l'élever. S'ils obéissent à cet appel, ils s'attacheront à développer ce qu'ils ont de meilleur en eux-mêmes

et leur amour conjugal s'enrichira de tous les progrès qu'ils auront accomplis pour être plus proches de l'âme-enfant qu'ils ont la mission de former.

Le grand poète Oscar Wilde, déchu de sa paternité, écrivait en prison ce mot déchirant où il y a tant de regret, d'humilité et d'amour : « Le corps d'un enfant est comme le Corps du Seigneur : je ne suis digne ni de l'un ni de l'autre ». Ce témoignage a son prix, mais il pèse trop lourd d'avoir été payé de larmes d'enfants. En les associant à son déshonneur, Wilde s'est privé de la joie infinie qu'éprouva cette mère privilégiée, lorsqu'elle entendit sa petite fille ratifier le choix de la nature en se jetant à son cou dans ce cri où elle exprimait tout son bonheur : « Maman, tu es née de mon cœur ». Sans doute la route qui monte est difficile et ce n'est pas en un jour que les époux réaliseront l'idéal que voudrait se faire d'eux leur enfant. Mais il est impossible qu'ils se mettent à sa place et qu'ils se souviennent des espérances contenues dans son berceau, sans désirer d'être meilleurs pour en favoriser l'éclosion. Leur premier soin sera d'éviter de vider leurs querelles devant leurs enfants et de les rendre victimes de leurs désaccords. Comme l'enfant ne peut pas changer de parents rien n'est plus cruel que de l'obliger à prendre parti contre l'un ou l'autre et à juger ceux qui auraient dû être pour lui la règle vivante et le visage même du bien.

Je me souviens de cette mère héroïque qui songeait à fuir un foyer où elle était constamment bafouée et qui attendait la nuit pour donner cours à ses sanglots. Sa petite fille l'entendit et, tendrement, s'approcha de son lit : « Maman, pourquoi pleures-tu ? – Pourquoi est-ce que je pleure ? Mais parce que la vie est si triste. – Oh ! Non maman, ne dis pas cela, la vie est belle et je l'aime. » Et la mère, après avoir reçu le baiser de son enfant, se mit à penser : « Quoi ? Il y a un être heureux au monde et c'est ma petite fille ». Et quand, le matin, il lui fallut reprendre son fardeau, elle se dit : « Eh bien ! il vaut la peine de vivre, puisque j'ai réussi à préserver le bonheur de mon enfant ».

C'est ainsi que la famille peut renaître des crises où elle semble sombrer si l'un des deux parents, à tout le moins, prend conseil du cher visage de l'enfant et sait faire de son amour, pour en avoir écouté toutes les exigences, le gardien du foyer.

Maurice Zundel

Ce texte a été rédigé au Caire chez les carmélites de Matarieh, au cours d'un de ses nombreux séjours et est publié avec l'autorisation du Père de Boissière, s.j., 42 rue de Grenelle, 75007 PARIS, qui est responsable de toutes les publications concernant l'abbé Zundel, et de tous ses inédits.

La petite Nellie : maitresse spirituelle d'Anne de Guigné ?

Une enfant revèle à une enfant les splendeurs du « Dieu Saint ».

« Anne lisait très peu parce qu'en dehors de sa classe, elle se consacrait à son frère et à ses petites sœurs. Elle a lu seulement l'histoire de la petite Nellie qu'on lui avait donnée au catéchisme… »

Nellie Organ naquit le 24 août 1903 en Irlande, dernière des quatre enfants d'une famille profondément catholique. Monsieur Organ disait que ce qui l'avait conquis chez sa femme, c'était sa piété, et elle sut la transmettre très tôt à la petite Nellie. La récitation du rosaire en famille était quotidienne et, à la première occasion, elle demanda à sa mère d'acheter « un rosaire pour Papa ». Elle était très attachée à son père, et lorsqu'ils étaient seuls elle lui prenait la main et l'emmenait à la messe en trottinant, et en babillant tout le long du chemin à propos du « Dieu Saint ».

En 1905, le père de Nellie, militaire dans l'artillerie royale, fut envoyé à Cork Harbour, dans l'île de Spike, mais cela n'apporta aucune amélioration à la santé de Madame Organ, atteinte de tuberculose. Toujours pieuse, elle se tourna entièrement vers Dieu durant les derniers mois de sa vie, et son chapelet ne quittait pas ses mains. Elle se cramponnait à Nellie avec de tels transports d'affection qu'on dut littéralement la lui arracher des bras lorsqu'elle mourut en janvier 1907.

Monsieur Organ était désormais seul avec quatre petits orphelins ; le prêtre de la paroisse l'aida à leur trouver des internats et Nellie et sa sœur Mary se retrouvèrent à Cork, chez les Sœurs du Bon Pasteur. Ces dernières se rendirent rapidement compte que cette petite fille blonde aux immenses yeux noirs avait une colonne vertébrale fragile et, comme les chaussures réglementaires étaient visiblement trop lourdes pour elle, elles lui en achetèrent de plus légères. Elle aimait beaucoup les porter et, cependant, un jour où elle était punie pour n'avoir pas gardé l'immobilité demandée (ce que ne lui permettait pas sa colonne vertébrale douloureuse), elle consentit à s'en défaire sans une larme, en demandant pardon à la religieuse, Sœur Marie-Immaculata, de sa désobéissance, ce qui étonna beaucoup la sœur, qui les lui rendit immédiatement.

C'est à cette époque qu'on se rendit compte de la gravité de ses problèmes vertébraux, et Sœur Marie-Immaculata regretta tellement ce qu'elle appelait sa dureté envers l'enfant malade que Nellie, qui le sentait, la fit appeler ainsi que la Supérieure et, prenant la religieuse par le cou, elle l'attira contre elle et resta un long moment la joue contre la sienne, sans prononcer une parole, pour lui

exprimer son pardon[1].

Son état s'aggravant (on diagnostiqua une tuberculose à un stade tellement avancé qu'aucun espoir de guérison n'était permis), elle ne quitta plus désormais l'infirmerie où son premier compagnon fut un chaton auquel elle s'attacha tellement qu'elle l'étouffa presque en lui témoignant son affection, de sorte qu'on dut le lui retirer pour le remplacer par un amour de petit lapin.

Dans cette infirmerie se trouvait également une statue de l'Enfant-Jésus de Prague, que Nellie prit d'abord pour une poupée. Quand on lui eut expliqué qui la statue représentait, elle lui porta un très grand intérêt. En effet, on lui avait enseigné la vie de Notre-Seigneur et elle posait constamment des questions au sujet de Jésus enfant.

Un jour qu'elle avait déposé la statue sur le sol près de son lit, elle lui dit : « Maintenant, petit Jésus, danse pour moi ». «Quelle stupidité, dit la jeune fille qui s'occupait d'elle, tu sais bien qu'il ne peut pas danser ! », et elle s'éloigna avec son ouvrage. Nellie prit sa petite trompette, commença à jouer, et appela, complètement extasiée : « Regardez, regardez comme il danse ! ». Deux jeunes filles s'approchèrent mais ne virent que Nellie, les yeux brillants, les joues en feu. Incapable de souffler dans sa trompette, elle la leur tendit en leur demandant de jouer encore. Puis elle reprit un visage normal, et déclara qu'il s'était arrêté. Une religieuse, entendant ce récit, fit cette prière : « Seigneur, si vous avez réellement dansé pour Nellie, accordez-nous de quoi faire construire le fournil dont nous avons tellement besoin ». Et dans les jours qui suivirent parvint un don de 300 livres, avec la mention « pour le fournil ».

Son infirmière Miss Hall, qu'elle considérait comme sa seconde mère, lui avait expliqué la signification du chemin de croix, et devant l'image de Jésus cloué à la croix, elle demanda : « Pourquoi les laisse-t-il faire ? Il pourrait les en empêcher s'il le voulait ». Miss Hall lui expliqua comme elle put le mystère de la Rédemption, et Nellie fondit en larmes en répétant : « Pauvre Dieu Saint ! Pauvre Dieu Saint ! ». Par la suite, ces mêmes mots s'échappèrent de ses lèvres à chaque fois qu'elle baisait un crucifix.

Malgré les explications confuses de Miss Hall, elle entra sans difficulté dans le mystère de la présence eucharistique, exprimant son soulagement de savoir que le Dieu Saint n'était pas écrasé dans cette petite maison.

Nellie était très attachée à son infirmière. Elle avait coutume de dire : « Dieu

1 Nellie n'était pas tout à fait un ange pour autant, et un matin où le lait du petit déjeuner sentait le brûlé, elle se glissa en bas de sa chaise, saisit son bol d'une main et sa cuiller de l'autre, et se dirigeant vers la religieuse qui surveillait le repas, elle lui dit, plongeant la cuiller dans le bol : « Ma Mère, goûtez ça ! ».

m'a pris ma mère, mais il vous donnée à moi pour la remplacer ». La nuit, elle passait la main entre les barreaux de son lit pour prendre celle de sa "mère" qu'elle serrait affectueusement jusqu'à ce qu'elle s'endorme.

Un jour qu'on lui reprochait d'avoir pris une fleur sur le petit autel de l'Enfant Jésus, après avoir fait remarquer que cet autel lui appartenait, elle affirma : « Je regrette d'avoir pris la fleur, mais j'étais seulement en train de parler au Dieu Saint, et il me l'a donnée. C'est vrai, Mère ».

Un jour que Katie, la jeune fille qui s'occupait d'elle, avait "séché" la messe sans rien dire et s'était présentée auprès d'elle à l'heure habituelle, Nellie lui dit : « Vous n'avez pas reçu le Dieu Saint ce matin ». Le lendemain, la jeune fille fit claquer la porte pour tromper Nellie, mais cette dernière lui dit: « Vous n'avez pas reçu le Dieu Saint ce matin ». Le ton était triste. « Comment le sais-tu ? Tu ne m'as pas entendue fermer la porte ? » « Cela ne fait rien, reprit Nellie avec insistance, je sais que vous n'avez pas reçu le Dieu Saint aujourd'hui ».

Nellie était très attentionnée, et la nuit, quand elle avait soif, si la jeune fille ne l'entendait pas la première fois qu'elle appelait, elle attendait jusqu'au matin. Miss Hall témoigna de l'extraordinaire bonheur de Nellie lors de sa première visite au Saint-Sacrement exposé. L'infirmière la descendit à la chapelle. Jamais auparavant Nellie n'avait vu la sainte hostie exposée ; quelle ne fut pas la surprise de Miss Hall d'entendre la petite fille lui dire dans un souffle, comme habitée par une crainte religieuse : « Mère, Le voici, c'est le Dieu Saint » en désignant l'ostensoir. Après quoi, elle ne quitta plus l'hostie des yeux, tandis qu'une expression d'extase transfigurait son visage.

Par la suite, elle sut toujours quand avait lieu une exposition du Saint-Sacrement, par une sorte d'avertissement intérieur, sans qu'aucun signe extérieur ne le lui indiquât. « Je sais que le Dieu Saint n'est pas en prison aujourd'hui » disait-elle, se souvenant de la prison de la caserne où elle avait vécu.

A cette même époque, l'évêque de Cork ayant fait savoir qu'il confirmerait les enfants en danger de mort, la Supérieure avait signalé ceux de la famille Organ. Mais la demande n'ayant alors aucun caractère d'urgence, l'évêque ne s'en était pas particulièrement préoccupé sur le moment. Mais le lendemain matin (8 octobre 1907), il fut inspiré durant la messe d'aller confirmer la petite fille, et il s'y rendit le matin même, sans qu'elle eût été préparée. Or, comme une religieuse se précipitait à l'infirmerie, où elle avait dû être transportée, pour lui donner un minimum d'instruction au sujet du sacrement qu'elle allait recevoir, elle découvrit que l'enfant savait déjà tout ce qu'elle voulait lui apprendre.

Et au fur et à mesure que le temps passait, les lèvres de la petite fille tremblaient de joie et d'émotion dans l'attente de cet événement.

Par la suite, devenue selon ses propres paroles, « soldat du Dieu Saint », elle mit toute sa force à souffrir sans se plaindre, et on ne vit plus jamais chez elle le moindre mouvement d'impatience, aussi pénible que fût le traitement. Quand la douleur était trop grande, elle pensait au crucifix, et elle le baisait en soupirant dans ses larmes : « Pauvre Dieu Saint ! Pauvre Dieu Saint ! ». Et quand on lui témoignait de la sympathie, elle souriait en remarquant : « Qu'est-ce que c'est, comparé à tout ce qu'il a souffert pour moi sur la Croix ? ».

Un matin, immédiatement après l'une de ses crises les plus graves, l'infirmière lui dit : « Comment vas-tu aujourd'hui, ma chérie ? Je croyais que cette fois-ci tu serais avec le Dieu Saint ! – Oh non, répondit-elle, le Dieu Saint dit que je ne suis pas encore suffisamment bonne pour cela. – Qu'en sais-tu ? dit l'infirmière. – Il est venu ici, et c'est ce qu'il m'a dit. » L'infirmière et la religieuse qui l'accompagnait se regardèrent, étonnées. « Où était-il, Nellie ? » demanda la religieuse. « Ici, répéta-t-elle en désignant le même endroit. – Et comment était-il ? – Comme ça, dit-elle en joignant les mains. »

Peu après sa confirmation l'enfant perdit complètement l'appétit. Quand on la pressait d'absorber quelque chose, elle refusait en disant qu'elle avait mal à la gorge. Le médecin l'examina, mais ne trouva rien d'anormal. Miss Hall, l'examinant à son tour, découvrit qu'une dent avait poussé tout près de la base de la langue, ce qui avait dû être extrêmement douloureux. Elle ne pleura pas quand on l'arracha. Cependant, elle qui avait supporté en silence d'être traitée de "grincheuse", etc. tint à rétablir les choses auprès de la Mère Supérieure avec une gentillesse enfantine. Elle attendit avec impatience sa visite du soir, et la prenant par la manche, avec un sourire triomphant, lui dit : « Alors, ma Mère, est-ce que je n'avais pas mal à la gorge ? Est-ce que ce n'était pas vrai ? » jusqu'à ce que la Mère Supérieure approuve et l'embrasse.

Pendant ce temps, la tuberculose détruisait la charpente de l'enfant. Non seulement les poumons étaient atteints, mais la mâchoire commençait à se carier. A la fin elle se désagrégeait littéralement, avec une odeur extrêmement pénible, et quelquefois insupportable. L'infirmière dévouée appliquait fréquemment des antiseptiques à la seringue. Bien que la douleur ainsi provoquée fût considérable, l'enfant, après sa confirmation, ne se déroba jamais. Quand l'infirmière prenait sa seringue, Nellie prenait son crucifix. Acceptant consciemment cette souffrance, que Dieu lui avait visiblement envoyée, elle pensait à la Grande Expiation. Quand la douleur était trop grande, elle restait immobile dans son lit, les bras croisés sur sa poitrine, ses petits doigts repliés sur son crucifix.

Les religieuses, d'abord étonnées du désir de Nellie d'être transportée en présence du Saint-Sacrement, le furent encore davantage quand elle soupira après

le privilège, alors inouï pour un enfant, de la première communion. Souvent on l'entendait se répéter à elle-même : « Oh, il me tarde de recevoir le Dieu Saint ! Je me demande quand il viendra ! Il me tarde de l'avoir dans mon cœur ».

Ne pouvant le recevoir, elle déposait un baiser sur les lèvres de toutes celles qui venaient la voir après avoir communié et, en silence, leur faisait signe qu'elles pouvaient retourner à leur action de grâces.

La façon dont elle récitait le rosaire était particulièrement édifiante. Elle baisait chaque perle et disait chaque prière lentement, distinctement, et avec un recueillement étonnant chez un enfant aussi jeune. Un jour que la supérieure le récitait avec elle, elle lui demanda avec insistance de s'agenouiller, ce qu'elle dut faire jusqu'à la fin de la récitation.

Le R.P. Bury, durant une retraite au couvent, venait souvent lui rendre visite, et se rendant compte du degré de maturité de l'enfant, après lui avoir fait faire sa première confession et lui avoir donné l'absolution, écrivit à l'évêque pour lui demander l'autorisation de lui faire faire sa première communion, dont elle avait un si ardent désir et pour laquelle elle était prête spirituellement. L'évêque ayant donné son accord, elle communia dès le lendemain matin, littéralement « affamée de son Dieu » rapporta le P. Bury, et dans « un transport d'amour ». Le rayonnement particulier de son visage devait par la suite être remarqué par tous son entourage à chacune de ses communions. A partir de cette date, l'odeur pénible que dégageait la carie de sa mâchoire cessa définitivement.

(À suivre)

Des nouvelles d'Anne

Une guérison tonte récente – Par cette lettre, je viens vous apporter mon témoignage au sujet d'une neuvaine faite à Anne de Guigné. Au mois de juillet ma fille Anne-Claire âgée de 9 ans et demi a été très malade. Elle a eu l'appendicite qu'il a fallu opérer deux fois à cinq jours d'intervalle, compliquée d'une rougeole. Après la seconde opération le chirurgien ne se prononçait pas quant à la suite de la maladie ; beaucoup de prières ont été dites et, en particulier, une neuvaine à Anne de Guigné en imposant la relique sur toutes les plaies.

Alors que nous ne nous y attendions pas du tout, le chirurgien a autorisé sa sortie et ce jour coïncidait avec la fin de la neuvaine. La convalescence a été très rapide et maintenant elle va très bien. A l'âge de 7 ans environ, elle avait déjà fait

une neuvaine à Anne de Guigné pour lui demander la guérison de son énurésie : elle avait été exaucée.

Dans l'espoir que ce modeste témoignage puisse servir la cause d'Anne de Guigné.

S. J.

D'une carmélite – Ma guérison par l'intervention d'Anne de Guigné se situe dans les années 1931-32. J'habitais aux environs du Havre (campagne à 7 km de la ville). J'étais élève dans un collège technique. Un jour en descendant l'escalier une sorte de paralysie se fit sentir dans tous mes membres. J'ai pu gagner péniblement la gare, prendre le train aidée par un voyageur, pour rentrer chez moi. L'enflure des pieds, des mains, gagnait rapidement. Maman appela le docteur qui déclara « rhumatismes déformants, anémie de croissance sur les os – il faut supprimer les études, suivre un traitement durant 6 mois (fait de pansements chauds, de bains, avec des médicaments de salicylate qui me détraquèrent l'estomac pour toute ma vie). » J'allais du lit à la chaise longue chaque jour, souffrant toujours. Ma sœur me soignait, maman gémissait de la longueur de la maladie qui coûtait très cher ; le commerce allait mal. Je priais. Mon curé, pour la fin des catéchismes, m'avait remis un petit livret sur Anne de Guigné. Après la lecture je suppliais Anne de me guérir, car comme elle, je voulais être carmélite et ma maladie était un obstacle. Je promis donc d'écrire à sa maman pour la cause de sa béatification, en cachette de ma famille. Le docteur décida de m'envoyer chez un spécialiste : la visite n'apporta aucune amélioration.

Je me tournai une fois de plus vers la petite Anne, suppliant Dieu qu'elle me guérisse pour Sa Gloire. A partir de ce jour l'enflure diminua, la guérison se fit, progressive et totale jusqu'à faire de la bicyclette et reprendre les leçons de piano – tout rentra dans l'ordre. Fidèle à ma promesse j'écrivis à la maman d'Anne à Annecy-le-Vieux, Château. Dans sa bonté, Madame de Guigné me répondit me remerciant de ma lettre. Sa réponse causa l'étonnement de mes parents et ce fut le silence toute ma vie sur ma guérison. Ce n'est que l'année dernière lors d'une récréation avec ma communauté où nous discutions au sujet des canonisations par Jean-Paul II, que je pensais à la cause d'Anne de Guignée et que je fis connaître à ma mère prieure et à mes sœurs ma guérison (petit miracle de la Grâce et de la puissance d'Anne auprès de Dieu). Qu'elle nous obtienne encore sa protection.

Une belle grâce intérieure – J'ai reçu une grâce intérieure que je vais vous relater. J'étais en proie, depuis des années à un trouble du caractère : j'éprouvais un besoin frénétique de travailler et pourtant mon travail ne me donnait jamais

satisfaction. J'avais toujours l'impression de ne pas avoir fait assez. Le résultat c'est que je vivais dans un état de tension et d'énervement désagréable pour mon entourage. Pourtant, j'aime beaucoup la prière et l'oraison, mais cela ne me modifiait en rien. J'ai confié ce problème à Anne et grâce à elle, j'ai pu comprendre ce qui se passait en moi depuis l'enfance, et surtout l'admettre.

Je suis née après le décès d'une sœur morte à 15 ans, dont on ne me parlait jamais. Je viens de saisir que j'avais intériorisé un jugement négatif de ma mère sur moi. Je la décevais perpétuellement puisque je n'étais pas ma sœur aînée. J'étais donc la proie de pensées négatives et involontaires sur tout ce que je faisais. Anne m'a libérée de ce complexe d'infériorité. Sa petite phrase : « Pourvu que Jésus soit content… » m'a fait comprendre que Jésus me voulait telle que j'étais, que Lui seul était mon maître et mon Amour… Anne me fait passer du Vendredi Saint à Pâques. Je n'ai plus désormais un modèle intérieur inconscient et négatif, j'ai un modèle conscient et lumineux : Anne vivante… La mort n'est plus cette catastrophe épouvantable dont la menace a plané sur toute ma jeunesse, c'est une espérance, un désir du cœur, la grâce des grâces. C'est à cause d'elle que la vie prend son sens : la préparation d'un rendez-vous d'amour. Je peux aussi vous dire que la dernière photo d'Anne (celle dans le jardin, la tête un peu inclinée, une colonne à l'arrière-plan) m'aide beaucoup pour la prière…

F. H.

Directeur de la publication : Suzanne Roncin

Document recomposé et mise en page à partir d'un exemplaire original.
© 2012 Association des Amis d'Anne de Guigné.